Extrait de la publication

MARIANNE LECONTE

LE MANUSCRIT DE GRENADE

1491, Andalousie. Sous le règne implacable des rois catholiques d'Espagne, il ne fait pas bon être juif ou musulman… Condamnée pour sorcellerie, une femme se tord dans les flammes du bûcher. Elle laisse à sa fille, la rousse Myrin, une prophétie aux mots énigmatiques et une pierre de lune aux étranges pouvoirs… Traquée par le Grand Inquisiteur Jimenez et ses hommes, Myrin se lance dans une fuite éperdue sur les routes d'une Espagne ensanglantée par la *Reconquista*, en compagnie de Pedro, un musulman converti, et d'Isabeau, une jeune noble catholique promise au couvent. Au terme de leur périlleux voyage : Grenade la légendaire, dernière cité maure qui résiste encore aux assauts des armées chrétiennes…

Marianne Leconte, romancière et nouvelliste, a également été l'éditrice de plusieurs œuvres majeures de la fantasy, comme Conan *de Robert E. Howard ou* La Saga des Runes *de Michael Moorcock. Elle a écrit notamment* L'Araignée de mer, La Comtesse de la villa Palmyre *et, plus récemment,* Le Temple du Dragon.

www.pygmalionfantasy.com

Pygmalion fantasy

11-II N Création Studio Flammarion Illustration Alain Brion © Flammarion.

Extrait de la publication

LE MANUSCRIT DE GRENADE

Extrait de la publication

MARIANNE LECONTE

LE MANUSCRIT DE GRENADE

roman

Pygmalion

Extrait de la publication

Sur simple demande adressée à
Pygmalion, 87 quai Panhard et Levassor 75647 Paris Cedex 13
vous recevrez gratuitement notre catalogue
qui vous tiendra au courant de nos dernières publications.

© 2011, Pygmalion, département de Flammarion
ISBN 978-2-7564-0527-8

Le Code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes de l'article L. 122-5 (2° et 3° a), d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite » (art. L. 122-4).
Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

PROLOGUE

DANS LE GRAND LIT À BALDAQUIN, une femme hurlait. Ses cris couvraient les conseils angoissés des servantes qui l'entouraient. Le visage brillant de sueur et de larmes, déformé par les efforts douloureux qu'elle faisait depuis des heures pour expulser son bébé, doña Maria de Guzman di Como, marquise de Jerez, sentait ses forces l'abandonner. Épuisée par ses souffrances, elle envisagea un instant de partir ; se laisser glisser, en finir avec cette épreuve, trouver la paix et rejoindre le Seigneur dans un ciel sans nuage. Mais la vision de sa petite dernière, une blondinette de cinq ans aux yeux bleus pétillants de malice, lui redonna courage. Elle fit un effort pour supporter la brûlure atroce qui enflammait à nouveau ses reins et ses entrailles et tourna la tête vers son mari. L'Italien se tenait en retrait, à demi dissimulé derrière la haute silhouette blanche et noire de son directeur de conscience. Le désir de vivre de doña Maria était si puissant que sa foi vacilla. Oubliant les lois édictées par les Cortes, bravant les interdits de la Sainte Inquisition, elle supplia une fois de plus son mari de faire venir Tchalaï de Luz.

Extrait de la publication

Malgré la faiblesse de sa voix, toutes les personnes présentes dans la grande chambre l'entendirent et frémirent. La femme penchée sur son bas-ventre recouvert d'un drap blanc gorgé de sang se signa en marmonnant une prière, tandis qu'une jeune esclave lui tamponnait le front et les joues avec un linge mouillé. Impavide, la fille accomplissait sa tâche en silence, mais ses gestes étaient empreints de douceur.

Sandro di Como, marquis de Jerez grâce à son mariage, fit quelques pas vers le lit, contempla les traits livides de son épouse, ses cheveux trempés, son regard clair embué de larmes. Il maudit en silence le destin qui avait chassé sa famille de Lombardie et le Saint-Père de Rome. Le retour de la papauté en Avignon avait décuplé la puissance de l'Inquisition et personne n'était à l'abri de ses flammes. Depuis l'élection de Tomas de Torquemada au trône de Saint-Pierre, c'était pire. Honteux de sa propre peur, le maître des lieux se tourna vers l'homme de Dieu comme pour lui demander par avance son pardon, puis d'une voix forte donna l'ordre que l'on allât chercher à cheval le médecin juif dans la Juderia.

En entendant ces mots, le Grand Inquisiteur poussa un soupir de découragement et se signa. Confrontée à la souffrance et à la mort, l'âme faiblissait et le diable, à l'affût, en profitait. Au lieu de s'en remettre à la volonté divine, sa protégée allait se souiller au contact d'une hérétique… Mais cet acte répréhensible pourrait avoir des conséquences intéressantes. Dans la décision prise par un époux désespéré, Alonso Jimenez voyait le doigt de Dieu. Le Très-Haut lui montrait la voie à suivre et l'encourageait à accomplir sa mission d'un esprit ferme. Plein de ferveur et d'humilité, il murmura la devise des Dominicains, *veritas*, puis rajusta son manteau noir sur ses épaules, saisit le chapelet qui pendait à sa ceinture de cuir et pria pour l'âme de la pécheresse en égrainant les perles en bois de son rosaire.

1

Isabeau

Penchée sur l'encolure de sa jument grise, Isabeau s'engouffra dans la grange située hors les murs du palais. Une fois à l'abri des regards, la cavalière sauta sur le sol, ôta la capuche qui dissimulait ses longs cheveux blonds et son statut de demoiselle. Après avoir nourri et abreuvé sa monture, elle enleva à la hâte bottes souples et habits de page. La tunique bleu ciel et les hauts-de-chausses gris, aux couleurs de Jerez, lui permettaient de chevaucher en toute liberté. Dans l'Andalousie de 1491, reconquise en grande partie par les Rois Catholiques, Isabelle de Castille et son époux Ferdinand d'Aragon, les jeunes filles nobles n'avaient pas l'habitude de galoper seules à travers champs.

Ce déguisement ne trompait personne, ni le petit peuple qui servait au château, ni les courtisans et les nobliaux sans fortune qui travaillaient pour son oncle. Mais les apparences étaient sauves. Tant qu'elle aurait le soutien de la châtelaine, on respecterait sa personnalité et ses habitudes. Après tout, c'est elle qui aurait dû diriger le domaine à la mort de ses parents… Mais

Extrait de la publication

l'étrangeté physique d'Isabeau avait permis à son oncle par alliance de revendiquer, au nom de son épouse, sœur cadette de doña Béatrix de Guzman, le marquisat de Jerez. Avec promesse de les lui rendre si Isabeau se mariait et engendrait des enfants.

La balade lui avait fait du bien. Les griffes d'aigle qui comprimaient sa poitrine avaient relâché leur étreinte. La douleur avait disparu. Sur sa chemise en toile fine, Isabeau enfila une robe à volants, d'un vert d'eau semblable à ses yeux. Quand elle accrocha autour de sa taille la chaîne en argent qui maintenait ses objets personnels, le cliquetis de son trousseau de clés lui rappela combien sa façon de s'habiller était désuète. Malgré les pressions de son entourage, la jeune fille n'avait pu se résigner à adopter la nouvelle tenue à la mode, chemisier ajusté et verdugo. La jupe à cerceaux de bois lui semblait à la fois inesthétique et inconfortable.

Une fois de plus elle regretta de ne pas être un garçon. La vie serait tellement plus simple. Tout en laçant fébrilement son corset, elle chaussa ses souliers de satin, puis séparant d'un geste mécanique sa longue chevelure en deux tresses, elle les enroula sur ses oreilles. En quittant la grange, Isabeau caressa le poil soyeux de sa jument et lui posa un baiser près de l'oreille. L'animal hennit joyeusement et frotta ses naseaux contre le cou de sa cavalière.

Assoiffée par sa course, elle quitta rapidement l'écurie, contourna le donjon et franchit la muraille par la petite porte qui donnait sur le jardin potager. Elle le traversa pour rejoindre l'aile gauche de l'Alcazar. Une merveilleuse idée de sa tante, cette traversée des réserves et des cuisines. Ses escapades y passaient inaperçues parce que les lieux étaient soit vides, soit au contraire surpeuplés.

Extrait de la publication

Cette pensée lui rappela brusquement les raisons de son angoisse. Son visage s'assombrit. Depuis douze heures, la sœur cadette de sa mère était en proie aux douleurs de l'enfantement. Depuis douze heures, elle suppliait son époux d'appeler la femme qui avait mis au monde son premier enfant. Mais les temps avaient changé. Une loi interdisait désormais aux médecins juifs de soigner les chrétiens.

Dressé au pied du lit de la malheureuse qui hurlait, le confesseur de sa marraine, devenu Grand Inquisiteur d'Andalousie, avait martelé d'une voix métallique où couvait une haine palpable :

— Cette accoucheuse est juive ! Vous ne pouvez l'appeler au chevet d'une noble d'Espagne. Vous devez montrer l'exemple.

D'une voix faible, la marquise de Jerez avait protesté :

— Dame de Luz est le meilleur médecin de la ville.

— Un sang impur court dans ses veines avait répliqué le dominicain d'un ton sans appel.

Le marquis avait baissé la tête ; le procès en sorcellerie n'était pas loin.

Furieuse de sa lâcheté, et ne supportant plus les cris de souffrance de sa tante, Isabeau s'était éclipsée pour galoper le long des vignes et des vergers qui entouraient Jerez de la Frontera.

On approchait du solstice d'été et en ce début d'après-midi, il faisait une chaleur intense. Toute personne sensée se réfugiait dans une chambre sombre derrière des volets clos. L'heure de la sieste, sacrée en Andalousie, convenait à la jeune fille et lui évitait des rencontres désagréables.

À cette heure-là, les cuisines étaient livrées à une escouade d'esclaves silencieuses. Les unes lavaient

Extrait de la publication

assiettes, plats et casseroles, les autres nettoyaient le sol à grande eau, pendant que des apprenties épluchaient, râpaient et coupaient les légumes pour la potée du souper. En passant devant l'immense cheminée qui accueillait simultanément plusieurs grands chaudrons, Isabeau reconnut la silhouette généreuse de Tchalaï. À l'aide d'une louche, la guérisseuse transvasait un bouillon d'herbes dans un pichet d'étain.

Soulagée, la jeune fille se précipita pour embrasser celle qui l'avait aidée cinq ans auparavant à surmonter la mort de ses parents.

Sa présence chaleureuse et attentive avait sauvé son âme en lui ôtant l'envie de rejoindre ses chers disparus. Hélas ! aucun remède n'avait pu guérir son corps, redevenu impubère en une nuit. Les années avaient passé, mais sa féminité n'était jamais revenue. Plus grande que la moyenne, elle ressemblait davantage à un adolescent qu'à une demoiselle, bien qu'elle fût en âge de se marier. Poitrine plate et hanches minces, musclée par la pratique du cheval et le maniement des épées, elle possédait un charme androgyne qui ne laissait personne indifférent. Ses grands yeux verts, sa chevelure blonde, son visage en amande lui offraient la touche féminine qui manquait à sa silhouette.

— Tchalaï ! Je suis si heureuse que vous soyez là. Vous allez la sauver, n'est-ce pas ?

La mine soucieuse du médecin refroidit son enthousiasme. Elle se tut, espérant malgré elle une réponse encourageante. Son interlocutrice soupira avant de murmurer :

— Si seulement on était venu me chercher plus tôt.

Isabeau vérifia qu'aucune servante ne pouvait l'entendre, avant de marmonner :

— C'est cet oiseau noir de malheur. Il a interdit…

— Je sais.

Extrait de la publication

Étonnée par la note de désespoir contenue dans la voix de son interlocutrice, la jeune fille examina le beau visage hâlé en quête d'une information. Mais les traits tirés ne trahissaient que fatigue et concentration. La guérisseuse détourna son regard vers le foyer qu'elle contempla quelques instants en silence, comme fascinée par le jeu des flammes. Quand elle reprit la parole, son ton autoritaire n'était plus qu'un murmure suppliant :

— Il me reste peu de temps. Trouve-moi du papier et une plume. Je vais écrire une lettre pour Myrin. Tu iras lui porter dès la nuit tombée. N'oublie pas. C'est une question de vie ou de mort.

Un grand papillon noir apparut devant les prunelles d'Isabeau. Un présage funeste. Elle venait d'avoir douze ans et tous les soirs, elle guettait le retour de ses parents depuis le chemin de ronde de la tour nord. Trois mois auparavant, ils étaient partis en pèlerinage à Compostelle. Dans le soleil couchant, un nuage de poussière. Une onde de joie gâchée par l'apparition du papillon noir. Bizarrement, il fait naître en elle une peur irraisonnée qui se transforme en terreur quand le convoi se rapproche des murs de l'Alcazar. Les étendards sont en berne. Le cheval blanc de son père chevauche en tête, solitaire, sans cavalier. Sans l'amour et les soins de dame de Luz, où serait-elle à présent ? Sans doute en train de rôtir dans les flammes de l'enfer.

Tremblante, elle se dirigea vers une armoire volumineuse. Décrochant le trousseau de clés qui pendait à sa ceinture, elle ouvrit la porte de chêne et s'empara d'un rouleau de papier grège, de l'encrier, d'une plume taillée. Elle posa le tout sur la grande table centrale. Tchalaï commença à écrire sous l'œil perplexe d'Isabeau. Les mots couraient sur la page, mais leur sens échappait à la jeune fille dont l'esprit était obscurci par la présence du porte-queue maléfique.

Le silence la sortit de sa torpeur. Le médecin prit la lettre, la relut, la signa de ses initiales, la plia en quatre et la tendit à son interlocutrice en disant :

— Cache cette lettre sur toi jusqu'à la tombée de la nuit. La vie de ma fille en dépend. Quant à moi, je dois remonter près de doña Maria.

Prise d'une impulsion, Isabeau se jeta dans ses bras et y resta blottie quelques minutes. L'accoucheuse se dégagea avec douceur et lui glissa une petite fiole dans la main en chuchotant :

— Le temps des épreuves est arrivé pour toi aussi. Si quelqu'un en veut à ta vie, à ta vertu ou à ta liberté, verse une larme de ce liquide dans son breuvage ou dans sa nourriture. Souviens-toi, une larme, pas plus. Que le Tout Puissant te bénisse.

Après le départ de son amie, la jeune fille glissa la fiole dans sa bourse, hésita un instant puis se rassit devant la grande table pour relire le message et l'apprendre par cœur. Il se terminait par un poème étrange qu'elle ne connaissait pas.

Agenouillée devant la sculpture de la Vierge à l'Enfant, Isabeau ne priait pas, elle rêvassait. Il se dégageait du visage en bois peint une impression de douceur et de tendresse qui calmait son âme inquiète. Le menton posé sur le haut du prie-dieu, elle pensait à ses parents. Depuis leur mort, quand elle se sentait triste ou menacée, elle se réfugiait dans la chapelle Santa Maria dont elle aimait la simplicité et le dépouillement : murs de brique nus, coupole sans ornementations, dorures ou mosaïques. Aux pieds de la statue, un simple autel de pierre permettait au chapelain de dire la messe. Quand, au XIIIe siècle, ses ancêtres castillans avaient repris la cité aux Maures, leur première décision avait été de consacrer l'ancienne mosquée à la Vierge Marie pour la

Extrait de la publication

remercier de sa protection. Ils avaient eu le bon goût de respecter l'architecture et la nudité du lieu.

Soudain, un courant d'air chaud l'enveloppa et une présence noire et blanche se matérialisa à ses côtés. Drapé dans son costume comme dans une armure, l'Inquisiteur la toisait avec un mélange de pitié et de dégoût. Pour un vieillard de cinquante et un ans, il était encore d'une beauté intimidante. La finesse de traits d'un dieu grec, un grand front, des yeux noirs, brillants d'intelligence où couvait une passion dévorante réservée à son église et à son ordre. Tous ceux qui l'approchaient étaient fascinés, surtout les femmes qui essayaient en vain de le séduire. Isabeau le fuyait comme la peste. Elle détestait son regard perçant qui fouillait votre âme sans vergogne, sa voix onctueuse, ses lèvres fines si douées pour maudire, menacer, condamner.

Malgré la tonsure poivre et sel qui trahissait son âge, il irradiait. Transfiguré par une foi sans faille, il pourchassait inlassablement l'infidèle, le sodomite, le Juif, le Maure, sans parler des Doués. Si ces mécréants refusaient de se convertir, Alonso Jimenez se sentait investi de la mission sacrée de sauver leurs âmes par le feu. Sans joie, sans sadisme, juste persuadé d'agir pour le bien de tous. Un archange lancé dans une quête éternelle. Aucune gaieté, aucune légèreté. Ses prêches exaltés et magnifiques ne semaient que culpabilité et terreur. Isabeau ne se rappelait pas l'avoir entendu rire. Un être inhumain malgré une grande piété dont elle ne doutait pas.

— Ma fille, je suis surpris, mais rassuré, de te trouver en ce lieu. Tu ne pouvais choisir meilleur endroit pour entendre la nouvelle dont je suis porteur.

Le grand papillon noir se précipita vers elle et commença sa danse macabre. Il virevoltait entre eux, dessinant dans l'air des arabesques semblables à une toile

Extrait de la publication

d'araignée. Un grand froid envahit l'adolescente qui se mit à trembler. Le pressentiment que quelque chose de terrible allait changer le cours de sa destinée. Incapable de parler, elle tenta de se redresser pour affronter l'ennemi, mais son corps la trahit. Elle chuchota :

— Que voulez-vous ?

— Parler de ton avenir. Tu t'obstines à te conduire comme une écervelée. Tu bats la campagne habillée en page, malgré l'interdiction faite aux personnes du genre féminin de se vêtir en homme. Tu passes tes heures libres à la salle d'armes à t'entraîner au maniement de l'épée au lieu d'apprendre la couture, la broderie, et les arts réservés à ton sexe. Certaines dévergondées ont été brûlées pour des fautes plus vénielles.

Effondrée, la jeune fille resta silencieuse. Que pouvait-elle répondre ? Ses goûts la portaient vers les activités réservées aux hommes. Était-ce sa faute si elle préférait l'épée à l'aiguille, les chevauchées solitaires aux bavardages futiles. Elle leva les yeux vers la face trop parfaite, mais fut une fois de plus désarçonnée par son impassibilité. On ne pouvait rien lire sur ses traits marmoréens sauf peut-être un léger agacement perceptible à ses mâchoires crispées. Son tourmenteur reprit :

— S'il n'y avait que ton comportement, tu pourrais faire pénitence et t'amender. Malheureusement, le vrai problème est ailleurs. Tu es consciente qu'étant impubère malgré tes dix-sept ans, tu ne pourras porter d'enfant ? Or le saint sacrement du mariage a été institué pour que les chrétiens croissent et se multiplient. Il t'est donc interdit. Pour une demoiselle de ta condition, il ne reste qu'une solution…

Le prêcheur n'eut pas le temps de terminer sa phrase, Isabeau avait saisi. Révoltée, mais consciente qu'elle devait canaliser sa peur, elle se leva pour l'affronter debout, face à face. Elle était presque aussi grande que

Extrait de la publication

lui, ce qui était rare pour une femme. Le regardant dans les yeux, elle demanda :

— Pourquoi m'enfermer dans un couvent ? Ma tante a décidé de me confier la gouvernance du palais ; je serai plus utile ici que dans un cloître.

Le visage du prêtre resta impassible, mais ses gestes – calculés elle en aurait juré – trahirent ses sentiments. Il se signa en soupirant, puis dit d'une voix miellée :

— Que la paix du Seigneur pénètre ton âme et te donne le courage d'affronter ton destin. Il y a une heure que doña Maria a reçu l'absoute de mes mains avant de rejoindre le royaume des cieux. Malgré la souillure infligée par la présence et le contact de l'hérétique, c'était une personne pieuse qui s'était confessée récemment. Elle est heureuse désormais.

Orpheline pour la deuxième fois. Une douleur violente lui broya la poitrine. Nauséeuse, Isabeau reconnut les premiers symptômes de la crise. Sueurs, tremblements et plongée dans le noir. Vierge Marie, pas ici, pas maintenant, pas devant ce monstre. Elle se cramponna à son prie-dieu pour ne pas tomber et s'agenouilla la tête dans les mains, comme si elle priait. Se forçant à respirer profondément et lentement, elle finit par recouvrer peu à peu la vue. Son mal de tête persistait, lui martelant les tempes. Depuis la mort de ses parents, elle était parfois sujette à ce genre de malaise, surtout lorsqu'elle était confrontée à des émotions trop fortes.

L'Inquisiteur, les mains jointes, la fixait sans la voir, perdu dans ses pensées, attendant qu'elle reprenne ses esprits.

Elle comprit alors que cette mort sonnait le glas de sa liberté. La tristesse céda la place à la colère :

— Vous êtes responsable. Si vous n'aviez pas interdit la présence de Tchalaï…

— Le chagrin t'égare, la coupa Alonso Jimenez d'une voix excédée. Cette sorcière a fait boire à ta tante une potion qui l'a empoisonnée. Elle en répondra devant Dieu. Malgré le malheur qui te frappe, ne sois pas ingrate. Dans son testament, ta marraine te laisse en dot un cinquième de ses biens afin que tu puisses entrer dans un excellent monastère réservé aux jeunes filles de la haute noblesse. Tu partiras demain matin, après la mise en terre. Ce soir, je te permets de participer à la veillée et au repas de deuil. Tu pourras ainsi prendre congé de tes proches.

Cette tirade prononcée d'un ton ferme anéantit les derniers espoirs de la jeune fille. Il lui restait une mission à accomplir, porter la lettre à Myrin de Luz.

Plongée dans ses réflexions, Isabeau s'aperçut avec retard que le Corbeau s'incrustait et la jaugeait. Sous le feu de ce regard, elle redressa les épaules et dit d'une voix hautaine :

— Merci de m'avoir annoncé ces nouvelles avec toute la compassion d'un homme d'Église. Vous pouvez me laisser, je souhaite à présent me recueillir.

Le prêcheur dominicain s'inclina, mais ne bougea pas d'un pouce.

— Je m'en irai quand tu m'auras donné la missive que l'hérétique t'a confiée.

Sûr de lui, il tendit la main. La dernière lettre d'une mère à sa fille. Que n'aurait-elle donné pour recevoir quelques mots de ses parents après leur mort. Elle faillit le supplier, mais la peur de nuire à Myrin l'en dissuada. Vaincue, Isabeau fouilla dans son corsage et lui remit le papier plié en quatre. L'ecclésiastique marmonna un vague remerciement avant de tourner les talons.

Il fit quelques pas. Arrivé à la porte de la chapelle, il ralentit et ajouta :

— Inutile de chercher à sortir de l'Alcazar cette nuit ; les gardes ont l'ordre de t'arrêter, même déguisée en garçon.

Puis il sortit.

Submergée par la rage, la jeune fille réalisa que le papillon noir avait disparu. Pas de nouveau danger en perspective. Elle ricana. Sa tante était morte, et Tchalaï allait subir le même sort. Le couvent était sans doute un moindre mal, mais elle ne parvenait pas à s'en persuader. L'enfermement lui semblait pire que la mort. Le diable emporte l'Inquisiteur. Il fallait qu'elle trouve un moyen de prévenir Myrin. Elle se tourna vers la Vierge à l'Enfant qui la couvait d'un regard bienveillant et se mit à prier.

Un courant d'air réchauffa l'atmosphère et la ramena à la réalité. Quelqu'un venait d'entrer dans la chapelle. Sa relégation dans un couvent était désormais connue de tous. Elle était seule, sans amis, ni protection. Son oncle n'avait aucun intérêt à prendre sa défense. Isabeau se raidit sur son prie-Dieu, prête à se battre, avant de se rappeler qu'elle n'avait pas d'arme. Elle allait se lever pour affronter l'intrus quand une silhouette furtive s'agenouilla à ses côtés. Une voix amicale murmura :

— Je suis à votre service, doña Isabeau. Si je peux vous aider de quelque façon, donnez vos ordres et j'obéirai.

Surprise, elle s'efforça de contrôler ses larmes. Pedro l'observait d'un air compatissant. Sa peau mate, ses cheveux noirs et bouclés, ses yeux sombres trahissaient ses origines mauresques. Seul le petit bouc à l'espagnole prouvait qu'il était du bon côté. Le grand-père d'Isabeau l'avait recueilli à l'âge de sept ans dans les ruines fumantes d'un village ennemi. Il l'avait ramené au château et l'avait fait baptiser. Entraîné dès son enfance au

Extrait de la publication

métier des armes, il avait été soldat, puis récompensé pour sa bravoure et sa fidélité en devenant le maître d'armes de la famille. C'était un homme fier et taciturne qu'elle appréciait ; un sentiment de honte rosit ses joues. Elle l'avait oublié.

Gênée par son regard franc, où elle pouvait lire de la pitié, mais aussi de l'amitié, Isabeau répondit :

— Pas question.

— J'ai entendu Son Excellence. Vous êtes prisonnière. Je dois aller dans la Juderia prévenir la fille de dame Tchalaï. Sa vie est en danger.

Indécise, l'adolescente examina le visage marqué par une existence passée sur les champs de bataille à semer mort et désolation parmi les musulmans. Plus d'une fois, après une séance d'entraînement, elle avait failli lui poser des questions. Ressentait-il parfois des remords ? Mais elle avait toujours reculé, par peur de l'embarrasser ou de réveiller des douleurs secrètes. Le Maure était un homme ombrageux mais surprenant. Isabeau se sentait plus proche de lui que des autres membres de sa famille, doña Maria exceptée.

Un jour d'automne sombre et venteux. Quelques jeunes recrues s'entraînent au maniement des armes dans la cour du château. Cachée derrière un pan de mur, une petite fille regarde les combats avec avidité. Comme tous les jours, elle enregistre les passes, les conseils, les reproches, pour ensuite répéter seule dans sa chambre les gestes des combattants. Sans doute à cause de sa taille et de sa minceur, elle s'est choisie une arme à sa mesure, une dague, fictive bien sûr, mais qu'elle sent bien réelle dans sa main. Et puis un soir, elle n'y tient plus et vole la sienne à un jeune garçon de son âge. Ivre de joie, elle se cache dans une réserve pour utiliser son nouveau jouet. Mais très vite, elle perd pied. Sa colère,

Extrait de la publication

Extrait de la publication

Extrait de la publication